

et facilité de locomotion, c'est commode; mais pareil système métropolitain serait encore plus odieux sur les bords de la Seine que sur les bords de l'Hudson, où les maisons atteignent presque toutes une hauteur prodigieuse. Celles-ci, pour la plupart, s'élèvent de dix ou onze étages, sans pitié pour la vue, la respiration et l'hygiène des habitants. « Chacun pour soi » : c'est la maxime courante. Aussi un propriétaire ne peut-il s'étendre, faute de place ou d'argent (le mètre de terrain vaut jusqu'à 10 000 francs), le voici qui pousse en l'air aussi haut qu'il peut : là Dieu seul est maître.

Malgré les façades monumentales, à piliers de marbre et de granit, qui se pressent dans Broadway, empruntées à tous les styles les plus baroques, aucun établissement ne peut être comparé esthétiquement à nos grands magasins, tels que le « Louvre » ou le « Bon Marché ». Devanture, aménagement, goût, mode d'étalage et clientèle, tout diffère. Seulement, au point de vue commercial, on brasse bien plus grand à New-York qu'à Paris ou à Londres. Nombreuses maisons de New-York, qui vendent laines, draps ou soieries, remuent des millions à la pelle. Ainsi H.-B. Claftin et C^{ie}, situés North et West Broadway, durant la guerre, ont fait 400 millions de dollars d'affaires annuelles. Ce fut le chiffre le plus élevé connu. Leur taux ordinaire est de 120 millions de dollars par an.

Ces établissements à dix étages, machinés de haut en bas à la vapeur et à l'électricité, bondés d'échantillons et de douzaines alignés brutalement par espèces et qualités, où tout ce qui pourrait flatter l'œil du client est négligé, sont de vraies usines d'affaires, où la marchandise à peine achetée (telle que le cochon qui, aussitôt entré vivant dans l'usine de Chicago, en ressort à bref délai jambon et boudin) est descendue, emballée, clouée, étiquetée, expédiée sur les *cars* tout prêts, et embarquée en un clin d'œil à bord des steamers, ou transatlantiques, ou gigantesques hôtels et transports maritimes destinés à remonter les fleuves intérieurs de l'Union.

Au milieu de toutes ces brouettes qui roulent des profondeurs des magasins jusque sur les trottoirs, où les charrettes absorbent les ballots, personne ne souffle mot : les affaires avant tout ! Pas de flâneurs : ils risqueraient d'être écrasés. Où sont donc nos étalages aux couleurs séductrices, et nos Parisiennes au pied léger qui voient tout sans rien regarder ?

En sortant de ces magasins à haute pression, on éprouve le besoin de respirer. A partir d'Union Square on y voit plus clair, et le coup d'œil est plus récréatif. Voici les vitrines du fameux joaillier Tiffany, dont les feux excitent les convoitises des mondaines. Dans ce square, les bronzes de Lincoln et de